



Kornhor la prit vivement par la gorge. (page 494)

Mister Steadily, Taupin et Jeannot rentrèrent à l'hôtel.  
Lâmiet et Kornhor entrèrent dans la ville.,.

## Chez les étrangers

— Ecoutez bien ce que je vais vous dire, fit Limiet, s'adressant à l'Indou.

Vous savez qu'un chasseur, pour attirer à portée de son fusil un tigre ou l'une ou l'autre bête féroce, attache à un arbre ou à un piquet un mouton ou quelqu'autre innocent animal, dont les cris et les gémissements attirent le fauve...

Le chasseur, lui, se cache aux environs et attend patiemment l'arrivée du monstre..

Et lorsque ce dernier veut se jeter sur sa proie, un beau coup de fusil, bien ajusté, l'étend raide mort....

Parfois, l'innocent appât s'en tire sans égratignure, parfois c'est le contraire...

Nous allons organiser de telle sorte notre chasse....

Je serai l'appât, et vous serez le chasseur, m'avez-vous compris ?

— Pas trop !

— Voici ce que je veux dire :

Je présume que les malfaiteurs épient les allées et venues des étrangers... Aussi, je compte me promener dans les rues, deci de là, comme le Rossai, mon camarade disparu, a dû le faire...

C'était son habitude lorsqu'il arrivait dans une ville étrangère, de vaguer par les rues, et de considérer attentivement tout ce que lui inspirait de l'intérêt.

— C'est là une mauvaise habitude, surtout dans une ville où de nombreux malfaiteurs épient l'étranger, pour se jeter sur lui et le dévaliser.

— Je le lui ai dit cela souvent, mais il est opiniâtre et ne veut jamais écouter les bons conseils qu'on lui donne. Vous savez à présent ce que je compte faire.

Vous n'avez qu'à me suivre à une distance convenable et à examiner attentivement ce qui se passe.

Si le tigre devait se jeter sur moi, je compte sur vous pour lâcher le coup de fusil décisif...

Mais surtout, ne tirez pas trop tôt.

Il vaut mieux, peut-être, que je vous avertisse que le moment d'agir est arrivé.....

Dès que j'aurai éternué par trois fois, il vous sera permis d'intervenir, de la façon que les circonstances vous dicteront ; je m'en remets à vous !

— Parfait, Monsieur. Je vous salue et je m'éloigne, pour ne pas vous perdre de vue.

Il joignit l'action à la parole et s'éloigna, après avoir honoré Limiet d'un large salut.

Limiet continua de marcher dans la direction qui lui avait été indiquée par l'Indou... Le long de rues spacieuses, il se dirigea vers la place et se trouva devant la Victoria-Station.

Il se promenait lentement, regardant de tous côtés.. L'on eut juré un touriste, qui se trouvait pour la première fois à Bombay, qui visitait la ville avec intérêt, et dont l'allure dénotait que ce n'était pas le temps qui lui faisait défaut.

Il arriva de la sorte place de la gare ; il entra dans la gare, en ressortit, traversa quelques rues, puis revint sur ses pas, et se promena de la sorte jusqu'à midi, sans que nul ne l'eût accosté.

Puis il prit le chemin de l'hôtel...

Kornhor l'avait suivi et comme, en entrant dans l'hôtel, Limiet éternua trois fois, l'Indou s'élança vers lui.

— Allons déjeuner à présent, fit le détective, ensuite vous m'indiquerez une couple d'autres rues, car je suis d'avis de continuer mon manège. J'ai le pressentiment que je réussirai.

— En ce cas, vous réussirez, répondit l'Indou avec conviction. Un pressentiment ne trompe jamais !

— Espérons-le ! conclut Limiet.

Après avoir déjeuné, le détective reprit sa flânerie, le long des rues que Kornhor lui avait indiquées.

Il était, à nouveau, parvenu devant la gare, et considérait l'énorme édifice avec un étonnement bien joué, lorsqu'un homme s'approcha de lui, et, après avoir rebroussé chemin, lui dit :

— Monsieur est étranger, sans doute ?

Limiet sentit un choc.

Il sentait pertinemment, sans pouvoir se rendre compte pourquoi, que cet homme allait le mettre sur la piste du Rossai, que, par lui, d'une façon une ou de l'autre, il allait avoir des renseignements et des indications.

Il jeta un regard perçant sur son interlocuteur, et ce regard ne fit que le confirmer dans son impression première.

L'homme doit disposer de facultés que l'on ignore encore, ou du moins dont l'usage est tout fortuit.

Il est certain, qu'à des moments donnés nous éprouvons des impressions dont il nous est absolument impossible de nous rendre compte, du moins de la façon dont elles se sont produites.

Nous nommons ces impressions des pressentiments, qui existent vraiment sans que nous connaissions leurs origines.

L'homme qui se trouvait aux côtés de Limiet venait donc de lui dire :

— Monsieur est étranger, je crois ?

— Oui, répondit notre ami, oui, en effet.

— Vous êtes Français, à ce qu'il me semble !

— Non, je suis Belge, répondit Limiet.

— M'est-il permis de me présenter ?

— Je ne vois pas de raisons qui vous défendraient cela !

— William Percy Donaldson Campbell.

— Enchanté de faire votre connaissance...

— Et puis-je savoir à qui ai-je l'honneur ?

— Je voyage incognito... Mais je veux pourtant vous dire qui je suis, à condition que vous ne fassiez pas usage de cette déclaration.

— C'est entendu.

— Le comte Limiet de Grévoœur, répondit Limiet avec une tranquille assurance.

— Très honoré, vraiment, monsieur le comte...

— Incognito !

— En effet, je dirai donc, pour être plus concis, Monsieur Limiet.

— Voilà qui est bien... Je me fais toujours nommer ainsi, lorsque je voyage incognito.

— M'est-il permis de vous présenter un verre de whiskey ?

— Avec plaisir.

Les deux hommes entrèrent dans un bar, où ils échangèrent quelques mots.

— Vous m'inspirez confiance, fit tout à coup Limiet, et je me sens poussé à vous demander un grand service.

— Disposez de moi, je vous en prie.

— Vous connaissez Bombay ?

— Parfaitement !

— Je voudrais trouver un négociant, pour lui vendre quelques diamants de prix.

Les yeux de l'insulaire jetèrent un éclair brusque, mais que Limiet saisit, malgré tout.

— Il mord, se dit-il.

— Vous ne pouviez mieux tomber, reprit William Percy etc. J'ai à Bombay, un ami, que je ne manque jamais de visiter et qui est négociant en pierres précieuses... Il n'a pas de magasin, mais ses affaires sont très intensives... Si vous le désirez je me ferai un plaisir de vous mettre en rapport avec lui.

— Mais je me demande s'il est disposé à acheter des diamants de cette valeur.

— Assurément... pourvu qu'il y voie un bénéfice à réaliser. Votre prix est-il si élevé ?

— Trois cent mille francs, répondit Limiet.

De nouveau, le regard de l'étranger fulgura.

— Allons-y, fit-il.

Lorsqu'ils sortirent du bar, Limiet aperçut à quelques mètres de l'entrée, Kornhor, qui semblait donner des ordres à trois, quatre Hindous groupés autour de lui.

L'étranger mena Limiet par les mêmes rues qu'il avait fait suivre au Rossai...

Ils arrivèrent donc dans la demeure de la vieille, où on les laissa entrer, en entendant le coup d'appel particulier de l'étranger.

Ce dernier montrait le chemin, ce qui donna l'occasion à Limiet d'échanger un regard d'intelligence avec Ko-nhor, qui, accompagné d'un autre indigène, passait précisément devant la maison, à ce moment.

Limiet suivit donc l'étranger, le long de l'échelle qui servait d'escalier.

Ils entrèrent dans la petite pièce, dont les fenêtres étaient soigneusement closes.

Sur le sol, la petite lampe brûlait, tandis que le petit serviteur indigène se trouvait dans un coin, dans cette même immobilité de statue.

— Fumez-vous de l'opium ? demande l'insulaire.

— Jamais !

— Vous n'avez jamais essayé ?

— Non.

— Vous avez tort. Les jouissances qu'il procure sont si fortes que l'on ne peut s'en passer.

— C'est pour cela précisément que je ne veux pas m'y mettre.

— A votre aise. Mais asseyez-vous pendant que je vais avertir mon ami. Il habite non loin d'ici, et sera bientôt à vos ordres.

— Non, fit Limiet, je n'aime pas à m'asseoir...

— Pourvu que vous avez quelques minutes de patience.

Et s'adressant au jeune Hindou :

— Préparez les pipes... Monsieur pourrait encore changer d'avis..

Il quitta l'appartement... Limiet l'entendit descendre les escaliers et sortir de l'habitation.

— Il me semble, se dit le détective, que le moment d'agir est venu.

L'homme est un malfaiteur, cela ne fait aucun doute.

Il a voulu m'abrutir avec cet opium, pour pouvoir me voler impunément, et me tuer peut-être.

Mais comme il s'aperçoit que je ne marche pas, il va sans doute chercher quelques complices, pour l'aider à se rendre maîtres de moi et de mes diamants.

Je ferai donc bien de faire entrer en danse mon ami Kornhor...

A nous deux, il nous sera sans doute possible de déjouer les plans du misérable...

Tandis que le petit Hindou, accroupi sur le sol, préparait les pipes, Limiet s'approcha de l'une des étroites fenêtres, écarta le rideau, ouvrit la fenêtre et jeta un regard dans la rue.

Un Hindou, étendu le long de la façade de la maison d'en face, semblait assoupi... Serait-ce Kornhor ?

Allait-il donner le signal convenu ?

Mais si l'Anglais n'était pas un malfaiteur, et si vraiment il était allé chercher un négociant ?

Bah ! On expliquerait le tout, et l'homme comprendrait sans doute les raisons de Limiet.

— Mais c'est un malfaiteur, insinuait une voix intérieure, et il sait où se trouve le Rossai.

Limiet éternua par trois fois... L'Hindou, comme mû par un ressort, se dressa vivement, jeta un sifflement aigu.

Au coin de la rue apparurent une demi-douzaine d'Hindous qui accouraient à toutes jambes..

Dans la rue, rien n'avait bougé.

— Le Gouverneur n'a pas fait de son Kornhor un éloge immérité, se dit Limiet. Il est allé chercher des renforts. Pourvu que ce damné Anglais n'apparaisse pas maintenant, car en ce cas, tout serait perdu.

L'Hindou frappa trois fois sur la porte, comme il l'avait vu faire par l'Anglais.

La femme ouvrit...

Kornhor la prit vivement par la gorge, et lui dit d'une voix étouffée :

— Pas un mot, pas un geste... ou tu es morte.

Après lui, les autres Hindous entrèrent, et refermèrent la porte.

— Fouillez la maison, leur enjoignit Kornhor, et ligotez tout ce que vous trouvez de vivant.

Les hommes se répandirent dans l'habitation, et Kornhor escada l'échelle, et pénétra dans la pièce où Limiet se trouvait.

— La vieille est étendue sur le sol, en bas, ligottée et baillonnée, fit-il... J'ai fait fouiller la maison. Qu'y a-t-il encore à faire à présent ?

— Rien.

Un à un, les Hindous vinrent dire qu'ils n'avaient trouvé personne dans toute la maison. A ce moment le petit Hindou, qui avait pour mission de préparer les pipes, voulut s'esquiver. Kornhor le saisit par le cou, et le rejeta dans la chambre où il vint tomber rudement contre le sol.

— Si tu bouges encore, fit le serviteur du Gouverneur, je te jette par la fenêtre.

Le petit se le tint pour dit et reprit sa pose hiératique dans son coin habituel. L'on frappa trois fois à la porte de la rue... Kornhor jeta un regard furtif par la fenêtre, en ayant bien soin de ne se faire voir, et dit ensuite à Limiet.

— Ils sont trois.

— L'étranger qui m'a accosté, en est-il ?

— Oui.

— Qu'ils entrent... qu'on les appréhendent au fur et à mesure et qu'on les ligotte solidement.

— Il en sera fait ainsi.

La porte s'ouvrit, et sans montrer la moindre méfiance, l'Anglais et ses deux compagnons entrèrent.

En moins de temps qu'il ne le faut pour le dire, ils étaient saisis, ligottés et baillonnés.

— Menez donc ici ce Mister William Percy Donaldell Cambon ! s'écria Limiet.

Son ordre fut immédiatement exécuté.

— Bonjour, mon cher et obligeant Monsieur ! Comment allez-vous ?

Et il fit enlever son baillon,

— Je voudrais bien savoir ce que cela veut dire ! s'écria l'homme. Etes-vous un bandit, un voleur ?

— Je puis vous assurer, mon cher monsieur, que vous vous trompez du tout au tout. Au contraire, j'ai passé une très grande partie de ma vie à faire arrêter des voleurs et des bandits... Et c'est ce que je fais encore à présent...

— Vous ne croyez pas que je...

— Pas de précipitation, mon cher Perciel Willi... pour le moment, je ne sais trop pourquoi je vous ai fait arrêter, et ce que je dois vous reprocher, mais je le saurai bientôt, n'ayez crainte ! Et si, vraiment, vous êtes un honnête homme, et si le négociant dont vous m'avez parlé, se trouve en votre société, je vous ferai délivrer immédiatement avec forces excuses...

L'Hindou, qui était resté surveiller les acolytes de William Percy, entra dans la chambre et murmura quelques mots à l'oreille de Limiet.

— Voilà qui est plus grave, fit Limiet à l'Anglais, qui, la terreur peinte sur sa face, regarda l'Hindou. Voilà qui est grave pour vous, mon cher Percival... Cet ami que voilà vient me dire que ni l'un ni l'autre de vos deux amis n'est négociant...

Inutile de souffler mot, puisque je ne vous demande rien pour le moment... Mais je désire savoir pourquoi ces gens sont armés jusqu'aux dents... Ils ont des revolvers, des poignards, et sont munis de cordes et de baillons.

Est-ce que ce serait pour opérer avec moi des transactions commerciales ? Vous n'avez rien à répondre ?

Et, s'adressant à l'Hindou :

— Mais voyez donc un peu si ce cher Donaldson n'est pas armé, lui aussi !

L'Hindou fouilla l'Anglais, et montra à Limiet un couteau-poignard, un revolver, un coup de poing américain.

— C'est un véritable arsenal de guerre ! fit sardoniquement Limiet.

— Je vous tenais remarquer, fit l'Anglais, qu'il est fort logique, à Bombay, de sortir armé... Et veuillez me dire à présent pourquoi vous m'avez appréhendé ?

— Après que vous m'aurez dit pourquoi vous m'avez mené ici.

— Pour y fumer de l'opium.

— Et pour voler, une fois que je serais sous l'influence de la drogue, comme vous l'avez fait avec les autres étrangers qui, ce derniers mois, ont disparu de Bombay.

— Moi ?

— Et comme vous avez fait du Rossai qui vous est tombé dans les griffes.

L'Anglais devint livide.

Cela suffisait aux yeux expérimentés de Limiet. Il en savait assez, mais il résolut de jouer un grand coup.

Il tira son revolver et l'appliqua sur le front de l'Anglais.

— Dites-moi immédiatement ce que vous avez fait du Rossai, s'écria-t-il, ou je vous brûle la cervelle.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Vous avez encore une demi-minute pour avouer, et si vous gardez de silence jusque là, vous ferez connaissance avec mes balles, car je sais tout...

— Que savez-vous ?

— La vieille sorcière a tout avoué.

Ces paroles eurent l'effet que Limiet en attendait :



L'Anglais se mit à trembler de tous ses membres...

Sees dents claquaient.

— Si vous savez tout, il est inutile que jg dise encore quoi que ce fût, balbutia-t-il enfin.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends... il faut que vous me disiez, vous aussi, tout ce qui s'est passé. Vous avez mené le Rossai ici, ou plutôt, vous l'y avez attiré. Et que s'est-il passé ensuite ?

— Il a fumé de l'opium.

— Je le sais.

— Il a perdu les sens... Je lui ai pris tout ce qu'il avait sur lui de valeurs... pas grand'chose, je vous l'assure, et je me suis retiré ensuite.

— Vous mentez !

— Je dis la vérité !

— Et je répète que vous mentez... Une seconde encore et je vous brûle la cervelle.

— J'ai oublié d'ajouter que la mégère d'en bas m'a donné une livre, pour que je ne dise à personne que le jeune homme est entré ici.

— Ah !

— Je ne puis vous en dire plus long.

— Nous verrons bien !

Et, s'adressant à l'Hindou :

— Emmenez cot homme et faites venir la sorcière !

Ces ordres furent immédiatement exécutés.

— Demandez à cette affreuse fripouille ce qu'elle a fait du jeune homme.

L'Hindou posa la question.

La vieille ne souffla pas.

— Ici aussi, il faudrait user des grands moyens, se dit Limiet. Dites lui, poursuivit-il que je lui enverrai une balle dans le bras, pour la forcer à parler, et faites lui souvenir qu'elle possède deux bras et deux jambes.

L'Hindou traduisit cette menace.

Les yeux de la vieille exprimèrent une horreur indicible, mais elle ne souffla mot.

— Elle ne veut pas parler ! s'écria Limiet.

Elle y compte que je ne mettrai pas ma menace à exécution... elle a peut-être raison, mais ce n'est pas cela que je vais lui dire. Nous allons voir si elle restera toujours si brave !

Il se pencha sur la femme et posa le canon de son revolver sur le bras.

— Dites-lui qu'elle a encore cinq secondes, et que si elle n'a pas parlé à l'expiration de ce délai, sérieux, je tire.

Le ton sérieux de Limiet sembla faire impression sur la vieille. Elle dit vivement.

— Je dirai tout.

— Parlera-t-elle ? demanda Limiet.

— Oui, répondit l'Hindou.

Et, avec ce dernier comme interprète, la conversation suivante s'engagea entre Limiet et la vieille.

— Qu'as-tu fait de ce jeune homme blanc, aux cheveux rouges, qui a été mené ici par cet anglais, qui l'a pillé et laissé ici, moyennant paiement d'une livre.

— Il est reparti.

— Tu ne dis pas la vérité.

— Je n'en sais pas plus long.

— Tu veux donc me faire accroire que tu as donné une livre à cet homme, à seule fin de laisser repartir le Rossai ? Je le croirais peut-être si mon ami était revenu à l'hôtel, mais comme tel n'est pas le cas, il faudra me dire pourquoi vous avez donné cette livre à l'Anglais, moyennant promesse de ne pas dire que le jeune homme est resté ici. Où est-il ?

Il appliqua de nouveau son revolver sur le bras de la ville, et l'arma

-- Ne tirez pas ! gémit la femme.

— Mais répondez donc !

-- Je l'ai vendu !

— Comment ? s'informa Limiet, qui n'avait pas compris.

L'interprète répéta :

— Elle l'a vendu.

— Comment, vendu ?

— Au grand prêtre !

— Que signifie cela ?

— J'en sais assez, reprit l'Hindou. Inutile de poursuivre l'interrogatoire. Il faut agir immédiatement si vous voulez que nous retrouvions le jeune homme vivant.

— Y a-t-il encore quelque espoir ?

— Sans doute.

— En ce cas, ne perdons pas un moment. Abandonnons tous ces gens, ici, bien ligottés, et fermons les portes. Je viendrai les reprendre plus tard. Ce petit doit nous accompagner, car il est à même de nous rendre de signalés services... Et faisons diligence, allons voir le Gouverneur, pour lui demander main-forte.

— Qu'allons nous faire ?

— Ne perdons pas de temps ! Allons plutôt !

Ils se hâtèrent de se rendre au palais du gouverneur. Vivement, l'Hindou fit part au Gouverneur de ce qui s'était passé et lui demanda de pouvoir se faire accompagner par une dizaine d'hom-

mes. Le Gouverneur fit immédiatement droit à cette demande.

L'Hindou arma ses compagnons de poignards et de revolvers.

En dehors de Limiet, il commandait donc une douzaine d'hommes bien armés.

— Allons-nous nous mettre en guerre ? demanda Limiet. Puis-je prévenir mes amis, pour leur permettre de nous accompagner ?

— Chaque moment que nous perdons, diminue nos chances, répondit l'Hindou.

— En ce cas, en avant ! reprit Limiet.

— Tu es allé prévenir le prêtre ! fit l'Hindou au petit domestique de la fumerie.

— Oui. Je l'ai fait.

— Montre-nous la route. Marche devant.. Si tu tâches de t'esquiver, je te tue. Est-ce compris.

— Bien, fit le petit. Et suivi de la petite troupe, il se mit en route.

Après avoir traversé plusieurs rues et plusieurs ruelles, il fit halte devant une grande et opulente maison, un véritable palais.

— Je m'en suis douté ! Je ne me suis pas trompé ! s'écria l'Hindou, plein de joie.

Et, se tournant vers Limiet :

— Inutile d'entrer ici, nous n'y trouverons pas le grand prêtre. Allons immédiatement vers le Bois sacré.

— Le Bois-sacré ?

— Oui, c'est là que doit se trouver à présent votre ami.

— Cela devient de plus en plus incompréhensible, fit Limiet.

— N'essayez pas de comprendre, cela viendra ! Je le répète, ne perdons pas une minute, si vous voulez trouver votre ami en vie !

— Bien entendu.. répondit Limiet, et pressons le mouvement.

Et il suivit l'Hindou et ses acolytes, qui d'une vive allure, plutôt courant que marchant, quittaient la ville par le chemin le plus direct...



Lorsque le Rossai sortit de son abrutissement, ses facultés mentales étaient encore obscurcies, si bien qu'il ne parvint pas, tout d'abord, à rassembler ses idées.

— Que s'est-il donc passé ?

Ce fut la première question qu'il se posa, sans pouvoir y répondre immédiatement.

Ce n'est que petit à petit, et par fragments, que la mémoire lui revint.

Il revit en pensée l'Anglais, puis la fumerie : puis une partie de ses songes sous l'influence de la drogue, et ensuite, plus rien !

— Où se trouvait-il ? Dans la fumerie ?

Une épaisse obscurité l'environnait.

Il se redressa, et voulut se diriger vers les murs de la pièce, pour tâcher d'y découvrir porte ou fenêtre.

Il trébucha...

Son pied droit était attaché à une chaîne, dont l'autre bout était scellé dans le sol...

Le Rossai tressaillait... Que signifiait cela ? Il crut rêver encore...

Non, non ! Tout lui disait qu'il avait repris ses sens, que tout était réalité. Machinalement, il voulut prendre son revolver...

On l'avait désarmé... Que voulait-on faire de lui ? Était-il tombé entre les mains de malfaiteurs, qui le libéreraient sous rançon ? Ce ne serait encore si grave, cela ! Car il était certain que Steadily, et à son défaut, Taupin, donneraient aussitôt la somme demandée.

Pourquoi le gardait-on prisonnier sinon ? Si l'on n'avait voulu que le voler, on l'eût déjà tué ! Ou se trouvait-il dans la prison d'état de Bombay ? Avait-il commis un crime, sous l'influence de l'opium ? En ce cas, ses amis sauraient bien lui faire rendre la liberté !

Toutes ces idées se trémoussaient dans son cerveau, qu'ils fatiguaient... Le Rossai finit par se coucher à nouveau sur le sol et par fermer les yeux... Il se réveilla quelque temps après et se remit à songer à sa situation. L'incertitude dans laquelle il se trouvait, l'ignorance complète dans laquelle il était plongé, lui inspiraient une terreur profonde...

Il sentit la sueur froide perler sur ses tempes... Il se mit à crier de toutes ses forces, à hurler... Puis il tendit l'oreille... Nul bruit... Il recommença de crier de plus belle... Le même silence lui répondit... Et nulle lumière ne venait percer les ténèbres qui l'environnaient...

Il lui fut impossible de dire combien de temps il se trouvait là, car le temps n'avancait guère... Une minute eut pu être une heure. Finalement, il entendit, au-dessus de sa tête, un bruit de pas. Quelques moments après, un rai de lumière pénétra dans sa prison... au dessus de sa tête, une trappe venait d'être soulevée. Il remarqua qu'un escalier conduisait à cette trappe. Celle-ci fut complètement soulevée, et un homme, porteur d'une lanterne, descendit l'escalier.

Le Rossai le regarda... C'était un homme cuivré, un Hindou sans doute, vêtu d'une magnifique lévite de soie jaune, couverte de pierreries, qui étincelaient à la lueur de la lanterne. Il regarda longuement le Rossai... Ensuite il inclina le tête à diverses reprises, comme s'il eut voulu dire :

— Bien... fort bien... parfait !

Et il s'éloigna.

— Hela, Monsieur ! s'écria le Rossai, puis je vous demander pour quoi je suis enchaîné, ici ? Dites !

Mais il venait de parler en Wallon, et se dit immédiatement que son visiteur ne devait pas le comprendre. Il répéta aussitôt sa question en anglais.

L'homme ne tourna même pas la tête... il gravit l'escalier, et la trappe retomba lourdement.

Le Rossai se retrouva seul, dans l'obscurité.

— Le gaillard m'a fait un signe amical, de la tête.. Je puis donc conclure qu'il n'entre pas dans ses intentions de me faire du mal!

Et je ne crois pas non plus qu'ils ont l'intention de me mettre à rançon, car ce monsieur avait une fortune en pierreries sur son vêtement. Mais que me veulent-ils donc ?

Ils ne m'ont pas conduit ici, sans doute, pour venir me regarder de temps à autre ? C'est cela : l'homme avec le bel habit jaune et la vilaine face jaune sera le capitaine des bandits. Cela finira par une rançon. Cela me laisserait indifférent, — Taupin est assez riche ! mais pourquoi ces moricands ne demandent-ils pas quelques francs de plus, et ne me donnent-ils pas à manger ? Je meurs de faim, et un verre d'eau serait également le bienvenu !

Il se remit à crier.

Tout aussi vainement que naguère, car nul s'en ne vint frapper ses oreilles.

Un long espace de temps s'écoula encore...

Puis la trappe se souleva de nouveau et deux hommes descendirent l'escalier. L'un d'eux portait une lanterne.

Il détacha la chaîne qui était attachée à la jambe de notre ami, tandis que le second fit signe au Rossai de le suivre.

Le Rossai monta l'escalier, suivi par l'autre Hindou, qui tenait la chaîne.

— Je dois ressembler beaucoup, se dit le Rossai, qui ne perdait jamais sa bonne humeur, à un de ces ours que les Bohémiens font danser... On les tient également par la patte !

Lorsqu'il arriva au bout de l'escalier, le Rossai s'aperçut, à son grand étonnement, qu'il se trouvait dans une salle magnifique dont le plafond, qui semblait une véritable dentelle, reposait sur des piliers ajourés et ouvrés, également comme des dentelles. Le tout était décoré en vives couleurs, avec infiniment de goût.

De nombreuses statues s'élevaient dans des niches, qui régnaient le long des murailles.

Devant ces statues, dans des récipients d'or ciselé, brûlaient des parfums, qui emplissaient la salle de senteurs délicieuses.

Au centre de la salle, se trouvait une table, sur laquelle se trouvaient, en vases d'argent, tous les aliments que l'on mange dans l'Inde, ainsi que les fruits de la contrée.

L'Hindou mena le Rossai vers la table, lui avança un siège et

lui fit signe de manger.

Notre bérés ne se le fit pas dire deux fois.

— Les gaillards, se dit-il en mangeant, semblent ne pas aimer à parler, mais d'autant plus à manger ! Je le préfère d'ailleurs, pour le moment, car j'étais sur le point de m'évanouir. Si l'on me donne chaque jour un pareil repas, je ne demande pas mieux que de rester quelques jours dans ce logement. Mais ils doivent me donner une meilleure chambre à coucher et un lit plus confortable, sinon je me plaindrai !

Et il mangeait comme quatre. Le malheureux ignorait que ce devait être là son dernier repas. C'était là du moins l'intention des Hindous qui lui avaient servi cette ripaille. Si Limiet, avec ses acolytes, n'arrivait pas à temps, ce devait être en effet, le dernier repas du Rossai...

L'homme cuivré, à la lévite de soie jaune, n'était autre que le grand prêtre, auquel la vieille avait vendu le Rossai, et il avait acheté le garçon pour... le faire étrangler.

La secte auquel appartenait le grand prêtre, avait pour principale obligation, d'étrangler au moins un blanc par année et de brûler ensuite le cadavre. En général, les étrangleurs (ou Thugs) tâchaient de surprendre un blanc dans les bois.

Mais il arrivait que, durant plusieurs mois, aucun blanc ne se faisait voir dans les bois et que conséquemment, durant pareille étendue de temps, aucun offre n'était faite au Dieu sanguinaire....

C'était dans ces conditions que le grand prêtre faisait enlever un blanc par des malfaiteurs, et le leur rachetait.

C'était là le sort qui attendait le Rossai. Comme celui-ci finissait de manger, et qu'il regardait attentivement la salle, un Hindou s'approcha de lui et lui dit en Anglais :

— Déshabillez-vous.

— Comment ? s'écria le Rossai. Que me racontez-vous là ? Me déshabiller !

— Oui.

— Et pourquoi ?

— Je n'ai rien de plus à vous dire : déshabillez-vous... Si vous n'obéissez pas sur le champ, j'appellerai mes serviteurs, qui emploieront la force.

— S'il n'y a pas moyen de faire autrement, se dit le Rossai, je n'ai qu'à m'exécuter... Que va-t-il se passer ?

Il se déshabilla...

L'on apporta un long vêtement de soie blanche, et l'on en revêtit le Rossai. Puis on le conduisit à l'entrée de la salle, dont on ouvrit la porte. On lui signifia de partir... Il sortit... La porte se referma derrière lui. Il se trouvait dans une forêt, qui entourait

de ses frondaisons séculaires le temple qu'il venait de quitter. Notre ami comprenait de moins en moins ce qui lui arrivait.

Rêvait-il encore ? Où allait-il diriger ses pas ? Voulait-on qu'il s'égaré dans ce bois ? Dans quel but ? Et pourquoi l'avoir attifé de ce singulier vêtement ? Et nul être humain ne se faisait voir !

Finalement, il décida de marcher à la bonne aventure à travers la forêt. Il marcha droit devant lui...

Les broussailles, derrière lui, tremblèrent, froissées.

Un homme se glissait derrière le Rossai...

Lorsque le Rossai eut marché quelque peu, il vit, dans le bois, une longue avenue, et se dit que c'était peut-être la route de Bombay... elle devait conduire, en tout cas, vers une partie habitée de la contrée... A ce moment, l'Hindou, qui l'avait suivi, sortit des broussailles, lesté comme un serpent.

Sans faire le moindre bruit, il suivit le jeune homme, qui, plein d'espoir, marchait vivement dans l'avenue... D'un bond, l'indigène s'élança sur le jeune homme, et, le saisissant par la gorge, s'efforça de le renverser.

Il y réussit... puis il se dépêtra du poids de sa victime et, s'agenouillant, plaça un genou sur la poitrine de celle-ci...

Le Rossai, qui était fort vigoureux, comme nous le savons, se démenait de son mieux pour échapper aux poings de l'étrangleur, qui n'avait pas lâché prise... Une seconde, il réussit à se dégager...

— Au secours !

Ce cri retentit dans la forêt. Ce fut tout, car, de nouveau, les doigts de l'étrangleur avait repris leur étreinte, et continuaient leur atroce besogne. A ce moment, un homme sortit des broussailles, en courant ; son poing fermé s'abattit comme un marteau de forge sur la tête de l'Hindou, qui, jetant un cri d'agonie, tomba à la renverse sur le sol.

Le Rossai ne bougea point... Il était évanoui... Limiet, car c'était lui, reconnut immédiatement son camarade. Il s'agenouilla près de lui, et pratiqua la respiration artificielle. Entretiens, Koruhor était accouru également avec sa petite troupe.

— Voici mon camarade, fit Limiet, mais je crains que les malfaiteurs ne l'aient tué.

— Je ne le crois pas, fit l'Hindou, après avoir attentivement considéré le Rossai. Laissez-moi essayer de le rappeler à la vie.

— Etes-vous en mesure de faire cela ?

— Je dis d'essayer.

— Faites, et si vous réussissez, vous serez royalement récompensé, je vous le promets.

Le serviteur Hindou s'était accroupi auprès du Rossai, et, du doigt, souleva une des paupières de celui-ci.

— Il vit, fit-il.

Il prit dans une de ses poches une petite boîte, qu'il ouvrit, et qui était pleine d'une substance verte et grasseuse. Il prit un peu de ce baume et en frictionna les tempes du Rossai. Un tressaillement agita tous les membres de ce dernier, on le vit se mettre à trembler, et, presque aussitôt, il rouvrit les yeux.

— J'ai réussi ! fit l'Hindou.

Un instant, le Rossai parut faire des efforts pour respirer, puis il ferma les yeux et se mit à respirer profondément, mais régulièrement.

— Il dort, fit le serviteur. Je le ferai transporter par mes hommes dans la ville... Nous aurons tôt fait de fabriquer une litière avec des branches et des ramilles.

— Hâtons-nous, fit Limiet, car je crois qu'il est nécessaire de faire au plus tôt appel aux soins d'un médecin... Qui sait s'il n'a pas des lésions internes, dans la région de la gorge ?

— Oui, répondit l'Hindou, la chose est peut-être nécessaire, bien que d'après moi votre ami est sauvé. Au surplus, je n'ai pas grande confiance dans vos guérisseurs d'Europe. Je vous conseillerais même de mener votre ami auprès d'un médecin hindou.

— Cela m'importe peu, répondit Limiet, pourvu qu'il soit bientôt remis sur pied.

— Je donnerai ordre de le conduire chez Faringha, qui saurait ressusciter des morts...

— Faites.

Les Hindous s'occupaient déjà de fabriquer une civière avec des branchages recouverts de mousse. L'on y déposa le Rossai, et le cortège prit le chemin de la ville. Nul n'était venu les inquiéter.

— Les Thugs attendent, en ce moment, qu'on leur rapporte le cadavre de leur victime, dit l'Hindou.

— Ce leur sera une désillusion, lorsque, ne voyant rien arriver, ils devront se mettre eux-mêmes à la recherche...

— Et qu'ils ne trouveront que leur camarade, fort mal en point...

— Ils pourront le sacrifier aux dieux.

— Ils considérèrent ce qui s'est passé comme une preuve de la colère des dieux, et en conclurent qu'ils ne sacrifient pas assez de blancs... Je crois que dans les semaines qui vont suivre, les blancs auront à prendre garde !

— Le Rossai a échappé par miracle.

— L'on peut dire que son existence n'a tenu qu'à un fil.

— Je suis arrivé au moment précis.

— Et vous avez eu la chance d'étourdir l'étrangleur du premier coup, si bien qu'il n'a pu prévenir ses camarades ! Un cri aurait



# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---